Sainte-Croix-Loyseau

Dépêches au cerf-volant

Le Dilettante

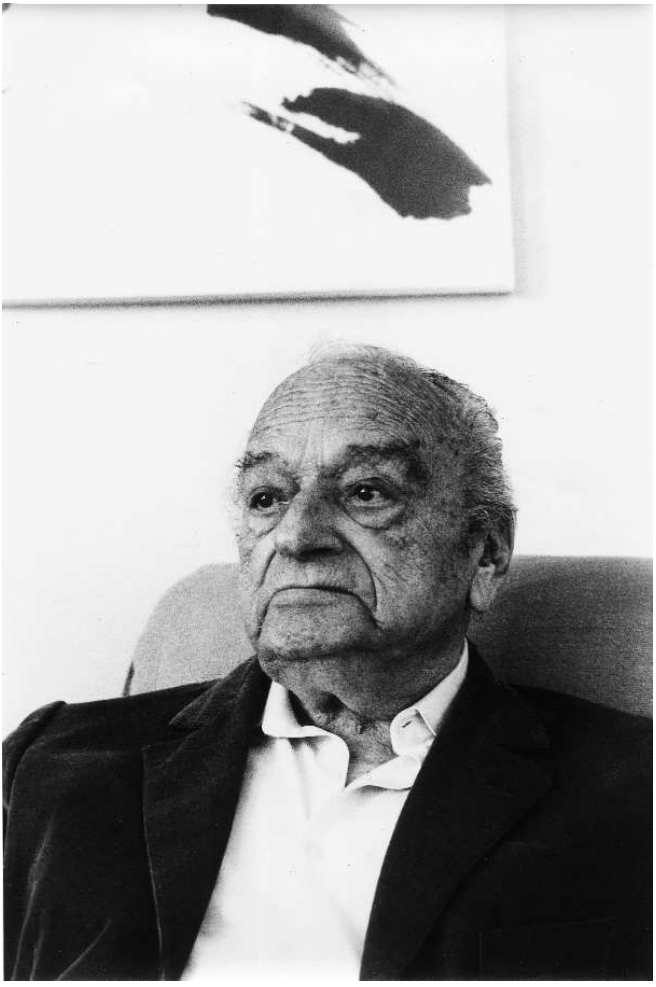
Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Dépêches au cerf-volant

Extrait de la publication



© Arturo Patten

Extrait de la publication

Sainte-Croix-Loyseau
(Basile Sainte-Croix)

Dépêches au cerf-volant

Œuvres complètes

Édition établie et présentée
par Éric Dussert

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6e

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 2001.

ISBN 978-2-84263-446-9

Extrait de la publication

Sainte-Croix, l'oiseau rare

À Yves Martin,
in memoriam.

> Je n'ai pas abusé de la réputation attachée à mon art pour éblouir les humbles et les crédules.
>
> Roger Caillois,
> *Art poétique* (1958).

Basile Sainte-Croix est un oiseau rare, un oiseau des îles, farouche et solitaire. Les naturalistes, les taxidermistes de la poésie, les critiques et les historiens de la chose n'en ont jamais parlé. Et pour cause, ils ne l'ont jamais vu. Basile Sainte-Croix, un drôle de nom tout de même. Il n'évoque rien, pas même une réminiscence. Aucun dictionnaire ne lui consacre de notice, nulle biographie, aucun essai. Un introuvable *Tableau de la poésie contemporaine* publié en Belgique autour de 1937 le mentionnerait. Pour le reste, les anthologies sont muettes et les meilleurs connaisseurs de la poésie du XXe siècle donnent leur langue au chat. Ceux qui un jour ont eu la chance d'entendre

Extrait de la publication

prononcer son nom doucement désuet – l'auraient-ils lu que rien n'aurait été changé –, sans doute ceux-là auront soupçonné un être imaginaire ou bien fantasmatique, un attrape-gogo fruit des moqueuses manigances d'un mystificateur.

Basile Sainte-Croix est passé entre les mailles du filet. Il aura fallu l'amitié d'Édith de La Héronnière, d'Alain Morin, de Marie-Madeleine Davy et la curiosité désormais légendaire du poète Yves Martin pour dépoussiérer les rayonnages. Alléchés par les dires de ce dernier, de rares aficionados ont suivi : Guy Chambelland, Alain Mercier, Dominique Joubert, Bernard Delvaille, Jean-Pierre Lassalle, Elie-Charles Flamand et Dominique Charnay, à qui nous devons de pouvoir présenter le rarissime *Blues*. Reste qu'en publiant trois de ses recueils sous la marque de l'un des plus grands typographes français du siècle, Guy Lévis-Mano, Basile Sainte-Croix aurait dû attirer l'attention. Le catalogue du bibliopole parisien a été largement ausculté et expertisé depuis une trentaine d'années sans que la petite zone d'ombre où s'est replié l'auteur discret s'en trouve éclairée. De fait, Basile Sainte-Croix n'a rien fait pour encourager les lecteurs ou nourrir l'exégèse. Aucun des poètes de G.L.M. n'a laissé moins de traces. À tel point qu'il faut de la chance pour parvenir jusqu'à lui.

Des Sainte-Croix, l'histoire littéraire n'en manque pas. On en dénombre plus d'une vingtaine depuis le prêtre Nicolas Charpy de Sainte-Croix (1610-1670), qui fut littérateur au service de Richelieu puis de Mazarin, jusqu'au fameux Camille de Sainte-Croix (1840-1915), l'écrivain, critique littéraire et dramatique qui s'est illustré dans la lutte contre le boulangisme dans les colonnes de *La Bataille*. Peut-être est-ce Quérard et ses *Supercheries littéraires* qui mettent le mieux la puce à l'oreille en signalant B. Lallemand de Sainte-Croix, responsable d'un fantaisiste *Procès verbal très intéressant du voyage aérien qui a eu lieu aux Champs-Élysées le 18 septembre 1791, jour de la proclamation de la Constitution* (1791). On se prend alors à imaginer que Basile et Sainte-Croix ne sont, à l'instar de E.-H. de Sainte-

Croix, le couard contempteur des *Prérogatives de la femme et de sa haute prééminence sur l'homme* (1849), ou de Florens de Saint-Croix, le parfumeur du *Mystérieux langage des fleurs,* bref, que Basile et Sainte-Croix ne sont que les deux pièces d'un patronyme de contrebande, un nom d'emprunt, un pseudonyme.

Les choses paraissent bien simples avec le recul. Il s'en faut pourtant que les mots « Christian Belle » apparaissent enfin sur un document officiel – miracle de l'état civil. Nous y voilà : Basile Sainte-Croix se nommait Christian Belle. La pelote biographique va se dévider et offrir peu à peu une nouvelle figure de la poésie. Il est encore trop tôt pour livrer le fruit replet de recherches érudites. On sort à peine d'un demi-siècle de silence dont l'auteur s'était entouré de sa propre volonté. Il faut donc en rester aux prémices d'une découverte, pas moins passionnante au fond que l'étude millimétrée à laquelle on soumet quelques monstres littéraires à l'aura majuscule.

Une enquête incertaine nourrie de hasards permet néanmoins d'assurer que c'est bien à l'invention de Christian Henri Marie Belle que l'on assiste enfin. Né le 2 juillet 1901 au château de Chafoulé, la propriété de ses grands-parents maternels, les Loyseau, dans la commune d'Aulnoy, près de Coulommiers (Seine-et-Marne), Christian Belle est le descendant d'une dynastie de peintres de cour dont le patriarche, Guillaume Belle, né à Abbeville vers 1598, fut orfèvre et horloger de tradition calviniste. Ses trois fils furent respectivement joaillier de la cour, miniaturiste et peintre. Jusqu'au XVIIIe siècle, la famille donna des artistes à l'Institut ou à la manufacture des Gobelins. Le propre père de Christian, Marcel Belle, diplomate né en 1871, consacra par atavisme ses loisirs à la peinture – ses toiles circulent encore dans les salles des ventes. L'ascendance maternelle est plus sobre, pour ce que l'on en sait aujourd'hui : originaire des îles, où Basile a pris son inspiration, elle a du sang créole et va suggérer à Christian son pseudonyme. Il en changera aux alentours de 1945 pour cet autre, Sainte-Croix-Loyseau, qu'il juge moins daté, en hommage appuyé à sa mère, Marie-Adèle.

Extrait de la publication

Entamée au milieu des années 1920, l'œuvre de Basile Sainte-Croix aura paru entre 1935 et 1945, date à partir de laquelle le poète s'est tu. Dix ans de poésie, c'est peu mais cela suffit pour livrer six recueils et plaquettes, vers et proses confondus, dont on peut penser que les tirages cumulés n'ont pas dépassé les deux mille exemplaires. Il faut ajouter à ces livres magiques des poèmes publiés en revue et une paire d'articles critiques rédigés en 1929 pour la *Revue européenne* dirigée par Edmond Jaloux, Valery Larbaud, André Germain et Philippe Soupault. Édités en compte à demi, lorsque l'auteur n'en faisait pas intégralement les frais, ces opus étaient semble-t-il essentiellement destinés aux amis même si de rares, très rares comptes rendus dans la presse suggèrent que l'homme de lettres a succombé à la légitime tentation d'une reconnaissance publique. L'impressionnante série de *Blues* (1935), *Chimères* (1935), *Dépêches au cerf-volant* (1936), *Points morts* (1937), *Lettres des alizés* (1938) et *Chants de passe* (1946) la justifiait. Max Jacob le généreux ne s'y est pas trompé, qui soutient dès 1927 son « cher Christian » et lui ouvre les pages de *La Ligne de cœur,* revue nantaise dirigée par Julien Lanoë avec le double parrainage de Cocteau et de l'auteur du *Laboratoire central.* Plus tard, c'est Joë Bousquet, le reclus de Carcassonne, qui exprime dans une lettre son enthousiasme pour *Points morts.* « Une vraie merveille », rapporte Sainte-Croix à son éditeur dans un courrier du 5 mai 1937.

Si le gamin ne nous est pas connu – on imagine aisément son enfance dorée –, le jeune homme est plus familier. L'adulte en a parlé. Dans *Points morts,* le personnage de Pascal Balladone pourrait être un double de celui qui souhaite « faire le bonheur [de ses] parents, parce qu'il fallait manger et mettre une intelligence souriante au service d'une carrière où la médiocrité triomphait sans danger et cela durerait peut-être jusqu'aux honneurs, jusqu'aux cheveux blancs, jusqu'à la mort ». Sans prendre ce fragment à la lettre, le mot « carrière » doit être souligné puisque après son père, Christian est entré dans la carrière diplomatique en 1927 au poste d'attaché de la

chancellerie d'Alexandrie. Il intègre ainsi le cercle des poètes consulaires auprès de Paul Claudel, Henry J.-M. Levet, Henri Hoppenot ou Saint-John Perse, auquel il voue une si grande admiration. Les deux hommes se croisent du reste et si le courant ne passe pas entre Léger et Belle, le poète Sainte-Croix dédicace en 1938 ses *Lettres des alizés* à Saint-John Perse dont « l'œuvre est "l'ornement de mes veilles" ». Et il ajoute « avec ferveur et respect ».

Avec la poésie, la grande affaire de Sainte-Croix fut le voyage et la mer, leur mystère, leurs mirages et même « Le bruit de la mer au fond d'un coquillage », ainsi que l'énonce le bandeau de *Chimères.* Comme Louis Brauquier, le « chantre du commerce et louangeur de la mer ensorceleuse » célébrant les paquebots, ces « cathédrales de la modernité », comme Loys Masson, dont il a parfois les accents flamboyants, Basile Sainte-Croix est en vers ou en prose un poète maritime. « Ma vocation s'est épanouie en moi comme le bleu que l'étrave divise et change en blanc. » Les affiches publicitaires des compagnies transatlantiques l'ont envoûté : « De combien de distractions et d'heures perdues n'était-il pas redevable à ces images de Tantale qui, aux coins pluvieux des faubourgs, commandaient le spleen aux plus émaciés des citadins ? » Il avait effectué son service militaire dans la Marine, d'abord sur le cuirassé *Patrie* en 1925 puis sur le *Vulcain,* basé à Toulon. Il sera libéré avec le grade de maître timonier en 1926. Poète au pied marin, il est exercé à la veille, à l'observation, au rêve peut-être, soumis à « l'appel de la voilure, meute des cerfs-volants qui m'enlèvent déjà ». Il recueille les impressions brassées par les vagues dans le sillage de Joseph Conrad, de Louis Chadourne. La plupart de ses poèmes en sont nourris, comme de la fascination magnétique exercée par « les flancs d'un transatlantique, boulonnés et encore tachés de minium [...] la haute coque noire, dont il ne distinguait pas la fin ».

Sa carrière le déplace de Nuremberg (1929) à Bogota (1930). En 1932, c'est New York, où il est secrétaire archiviste, puis Copenhague en 1934, où le mystérieux *Blues,* son premier

Extrait de la publication

recueil, est imprimé. Dès 1936, il retourne à New York avec le titre de consul suppléant. « Manhattan monte au ciel comme un orgue inhumain / Argentant son haleine aux remparts du matin. » La carrière lui convient ; il progresse, ne cesse de courir le monde et rapporte de chaque fuseau du globe des images incroyables. Après la mer, « l'enchantement de la jungle » guyanaise prendra sur son esprit d'homme moderne une prééminence voilée d'envoûtement. On y trouve « des choses tellement belles qu'elles vous empoisonnent pour toujours ».

En 1939, il est nommé consul de France à Porto Rico mais il démissionne de son poste pour rejoindre la France libre qui le nomme au Chili. Non loin de là, à Buenos Aires, la résistance littéraire a établi ses bases arrière autour de Roger Caillois, directeur de *Lettres françaises,* et de Sylvia Ocampo, la belle maîtresse de la revue *Sur,* avec lesquels il entre en contact, chaleureusement si l'on en croit la correspondance de Caillois et d'Ocampo. Sainte-Croix publie là-bas sous le pseudonyme renouvelé de Sainte-Croix-Loyseau son ultime recueil, *Chants de passe.* S'il délaisse ensuite la littérature, le poète n'en perd pas le goût des idées. À travers l'Asie, où se déroule la fin de sa carrière, à Rangoon, en Birmanie, où il est nommé ministre plénipotentiaire de France en 1952, puis à New Delhi, Kaboul et Djakarta enfin. Au contact des grands d'Asie, il s'imprègne de la spiritualité orientale avec son lot de tempérance et d'humilité. Plus tard, en 1961, après avoir quitté le corps diplomatique, il poursuit son étude des mystiques d'Orient et d'Occident et approfondit son approche de l'hindouisme sous l'influence d'Alain Daniélou.

Son souci spirituel n'est pas dénué d'inquiétude. *Points morts* portait la trace d'un malaise, d'une peur de l'égarement et de la perdition. Mais ces « Trois naufrages […] sont aussi des sauvetages » – c'est la dédicace à un ami en écho à la citation de Henry J.-M. Levet qui ornait le bandeau du livre : « Dans un naufrage où Dieu reconnaîtra les siens. » Proche de Patrice de la Tour du Pin, Basile Sainte-Croix s'interroge sans que ses préoccupations

religieuses déteignent sur l'œuvre poétique : elles l'occultent cependant, ou l'oblitèrent en prenant une importance de plus en plus exclusive. *Chants de passe* le laissent deviner.

Aux images fulgurantes de sa poésie héritées d'un symbolisme poli, repeint, modernisé et éclatant succèdent l'épure puis le silence. Dès la fin de la guerre, 1946 pour être exact, plus une ligne de lui ne sera publiée. On ne peut s'empêcher d'éprouver des regrets face à cette œuvre qui reste en suspens, comme amputée. Quelle physionomie aurait présenté le membre fantôme, ces écrits postérieurs qui n'existent pas, qui n'ont pas pris corps autrement que dans les rêves de monsieur Belle ?

Face aux « requins, souples glaives bleus », aux « ukulélé, hallali d'oubli », on comprend l'attrait qu'éprouvait Yves Martin, lecteur hors pair, pour les images éblouissantes du diplomate qui dédiait au futuriste Aldo Palazzeschi sa « Nuit des anges ». Éblouissement ou proximité, l'auteur de *L'Enfant démesuré* ne pouvait y rester insensible. Quant à l'éditeur Guy Chambelland, dont on sait quel talent et quel instinct il a mis dans la poésie, on ne s'étonne pas qu'il ait si justement décelé dans les formidables *Chimères* un « zeste de surréalisme indépendant ».

Du surréalisme à la mystique, il n'y a qu'un pas. « Je voudrais être comme le camphre », avouait Basile Sainte-Croix, « brûler sans laisser de résidu ». Il a failli y parvenir. On croit entendre Armel Guerne, un autre discret bien sourcilleux quand il s'agissait d'échapper aux « petites grandeurs de l'actualité ». Comme lui, Sainte-Croix s'est libéré des vanités du monde pour habiter le pays des idées en sa thébaïde parisienne de la rue Coëtlogon. Plus tard, le 26 février 1987, c'est au lieu-dit Le Bois-Paris, dans la commune de Gasville-Oisème (Eure-et-Loir), qu'a disparu cet orpailleur détaché du temps, « l'ordonnateur d'un langage d'eau, de brise et de palmes » (Robert Ganzo) dont le trésor de corail et de mots touche enfin au port du monde habité.

Éric Dussert

Extrait de la publication

Blues

Extrait de la publication

Oui – c'est bien toi. Mon songe avait inventé ton rythme et tes contours.

Seule musique sur ses ondes lointaines, tu chantais dans mes veines mortelles un obscur mouvement perpétuel qui ne trouvait sa fin. Un soir, sans que tu l'aies jamais su, le remous d'une porte tournante te fit passer dans le courant.

Maintenant, prisonnière de ce sourd dédale, tu ne pourras partir que quand mon cœur aura cessé de frapper à ta porte et qu'il n'y aura plus personne.

*

Une trombe s'est promenée entre toi et moi comme entre le ciel et la mer.

Et maintenant tu dors comme le Pacifique à midi. Tu respires si profondément et moi, comme une barque brisée, je me laisse bercer par la douce houle de ta poitrine.

Extrait de la publication

Tu tiens un gardénia contre ta gorge sombre comme pour dire « Notre royaume n'est que de ce monde », mais tu as parfumé ma vie pour toujours.

*

Écoute – mon cœur bat quelque part en moi comme l'hélice au fond d'un grand navire.

Dans ses coursives obscures, il n'y a plus que l'écho parfumé de tes pas et le capitaine que tu as grisé pour qu'il n'arrive jamais.

*

Derrière les jalousies closes où, rayés de lumière, nos deux corps debout apaisent une moiteur printanière, je regarderai les grands navires déserter notre rade brumeuse et m'appeler longtemps vers d'inutiles voyages.

Derrière les jalousies closes, je pense aux lilas que tu tiens. Je ne sais plus ce qu'ils savaient jadis, dans un pays lointain.

*

J'ai respiré ton corps comme les plus nobles fumées. Je l'ai attiré jusqu'au fond de mes poumons si loin, si haut que je n'ai pu me retrouver.

Extrait de la publication

Tu aurais dû, à ce moment, doucement serrer ma gorge et puis la briser si le tam-tam lointain de ton cœur ne m'avait fait lâcher ma proie et retourner à l'ombre de tes bras dorés.

*

Le son de ton plaisir
est celui d'un violon
qui pour pouvoir mourir
n'écoute que l'horizon.
Fruit chu dans l'eau dormante,
ma bouche en toi s'endort,
balancée loin du bord
sous l'onde retournante.
Je ne veux pas savoir
si d'autres t'y retrouvent,
si derrière ce miroir
tu fuis par d'autres douves ;
lorsqu'à la surface
je cherche mon reflet
je ne vois que ta face
et la nuit qui renaît.

*

Le long de ton doux corps
j'ai voyagé plus loin
que ne le veut la mort
ou le vent des marins.

Extrait de la publication

Chaconne 291

Oui, tu étais là… 297

Extra-Muros 299

Notes de *La Revue européenne* 301

Bibliographie 311

Extrait de la publication

Ce 145e titre du Dilettante a été achevé d'imprimer à 1515 exemplaires le 18 mai 2001 par l'imprimerie Floch, à Mayenne (Mayenne).

Extrait de la publication